

Femmes et langage. Représentations sociales d'une différence,
Verena Aebischer, 1985, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, P.U.P.

Jacqueline Lamothe

Volume 19, numéro 1, 1990

Syntaxe historique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602669ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602669ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamothe, J. (1990). Compte rendu de [*Femmes et langage. Représentations sociales d'une différence*, Verena Aebischer, 1985, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, P.U.P.] *Revue québécoise de linguistique*, 19(1), 167–171.
<https://doi.org/10.7202/602669ar>

FEMMES ET LANGAGE

Représentations sociales d'une différence

Verena Aebischer, 1985, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, P.U.P.

Jacqueline Lamothe

Bien que construite à propos d'un objet lié au langage, cette étude n'est pas d'ordre linguistique¹, comme le titre pourrait le laisser croire, mais bien psychosociologique².

Verena Aebischer relate et résume une recherche expérimentale sur la représentation sociale de la femme à partir du trait de bavardage. Elle a d'abord recueilli les propos de 60 femmes sur leur perception du bavardage, sur leur conscience de l'inégalité de ce «traitement» et sur les stratégies utilisées pour surmonter cette image négative qui leur est renvoyée. Elle a complété sa recherche par l'analyse des réponses de cent étudiants de niveau universitaire à un questionnaire visant à mettre en évidence la persistance du caractère «raciste» du trait «bavardage». Précédant et encadrant ces enquêtes: une réflexion sur la notion de représentation du bavardage en tant que concept chargé socialement ainsi qu'un survol des différentes approches linguistiques, sociolinguistiques et ethno-linguistiques afin de déterminer comment elles se situent par rapport au concept étudié, à savoir comment elles reproduisent ou s'éloignent de la représentation du bavardage comme trait racial.

L'amorce de l'étude consiste dans l'inventaire des propos tenus sur le langage des femmes à travers diverses époques et cultures afin de retracer, cerner et définir le concept de bavardage ... féminin.

Synonymes: Commérage, papotage, cancan. Traits: volubilité, manque de contenu, menace de rumeur, colportage, médisance. Au 15^e siècle, c'était le diable qui faisait parler les femmes; aujourd'hui: les déterminismes biologiques ou

1. Au sens «étroit» du terme.

2. On devrait également retrouver cette étude à la rubrique «sociologie du langage».

sociaux. Reconnaisant la femme à son bavardage, on cherche à lui conférer une réalité biologique, sentimentale ou psychologique. Le bavardage devient la marque d'une différence entre un univers masculin et un univers féminin.

Verena Aebischer déclare que «cette attitude qui consiste à tenir les caractéristiques d'un groupe humain donné, de quelque nature qu'elles soient, pour des conséquences de ses caractéristiques physiques ou biologiques est raciste». Elle poursuit: «L'attitude raciste se fonde sur la «biologisation», la «psychologisation» ou «sociologisation» de la différence perçue. Trait réel ou imaginaire, le bavardage est amalgamé avec une entité biologique, les femmes, et fonctionne de ce fait comme un trait racial.

Puis, ayant taxé le bavardage de marque d'inégalité, Verena Aebischer glisse vers une généralité (à notre avis discutable): différence = inégalité, poser des différences = être raciste.

Elle conclut ce chapitre en nous offrant quelques illustrations de recherche féminine de la différence, dénonçant ainsi les femmes comme actrices elles-mêmes de leur propre dévalorisation. À elle seule, la juxtaposition des exemples est éloquente sur le sens que l'auteur y porte:

- le langage marginal des Précieuses et leur désir d'élitisme;
- l'accoutrement hautement sophistiqué des femmes de bonne société des années 20 et 30 et leur désir d'excentricité;
- les pancartes d'une certaine frange du mouvement féministe et leur revendication du droit à une parole spécifiquement féminine.

Dénoncer les stéréotypes sexistes courants ainsi que leur reprise dans les discours scientifiques, c'est une chose. S'objecter à toute revendication de la reconnaissance des spécificités en est une autre. Nous partageons donc plutôt le point de vue de celles qui croient possible, souhaitable et nécessaire d'élargir le champ de la pensée, de «penser à côté» et de concevoir un monde riche de diversités. Entre la dévalorisation «raciste» et l'uniformisation par le nivellement des différences, n'y a-t-il pas de place pour la reconnaissance de l'«autre»?

Évidemment, cela devrait se traduire autrement que par les qualificatifs «bizarre», «affecté», «précieux» et «déformé» dont avait été taxé le langage des

femmes par des anthropologues, ethnolinguistes et linguistes tels que Lévi-Strauss, Troubetzkoy, Jespersen, Kassai, tous structuralistes, distinguant d'une part, la langue en tant que système et d'autre part, la parole où ils reléguaient les soit-disant caractéristiques du parler féminin en tant que «traits non pertinents».

C'est en citant ces auteurs que Verena Aebischer aborde son deuxième chapitre, dans lequel elle dresse un inventaire des évaluations du langage féminin à travers différentes disciplines.

À ce premier courant, structuraliste, elle associe les sociobiologues, les généticiens et les psychologues s'étant réclamé d'une psychologie différentielle qui partageaient cette attitude consistant à traiter les femmes comme des entités biologiques.

Puis, au paradigme biologisant s'est opposé le paradigme sociologisant. Les variantes jusqu'alors considérées comme libres furent alors reliées à la structure sociale. Robin Lakoff cherchait les déterminismes sociaux conduisant au parler spécifiquement féminin qu'elle caractérisait par quelques traits s'avérant des calques parfaits des stéréotypes courants.

Le modèle corrélationniste a été suivi de celui des ethnographes de la communication (Hymes) et des ethnométhodologues (Sacks, Schegloff, Jefferson, Grice) qui considéraient que le langage n'est pas seulement porteur de contenu mais lui-même contenu. Tenant compte de l'aspect pragmatique du langage, ils ont fait intervenir de multiples composants de sorte que la variable sexuelle s'est trouvée coréligée à tout un ensemble de paramètres tels que le contexte socio-culturel, l'âge, le sexe, l'origine, la situation. Verena Aebischer considère qu'il ne s'agit que d'une acceptation plus large des déterminismes sociaux, une sorte de relativisme situationnel où les responsabilités se trouvent «situées dans un flou flexible».

Conclusion: reconnaître les différences, les décrire et ensuite les expliquer soit par une nature féminine soit par des déterminismes sociaux, constitue la caractéristique de ces approches langue/sexe. L'auteur y décèle un biais d'ordre racial: les recherches sont toutes animées par une représentation sociale de la différence reproduisant les stéréotypes ancrés dans le sens commun.

Le chapitre suivant constitue le cadre théorique proprement dit puisqu'il aborde spécifiquement la représentation sociale de la différence. Le postulat fondamental

sur lequel s'appuie Verena Aebischer est tiré de la notion de représentation sociale de Moscovici sur lequel elle greffe une série de considérations relatives au bavardage.

Mais comment les « premières intéressées » perçoivent-elles elles-mêmes le bavardage ? Comment les femmes réagissent-elles et parviennent-elles à surmonter cette image négative qui leur est renvoyée ? Dans le cadre d'une enquête de type qualitatif sous forme d'entretien non directif, soixante femmes reflétant les différents sous-groupes de la population parisienne³ se sont exprimées sur ces questions.

Dans les 4500 minutes d'entretien, les femmes reconnaissent l'existence du bavardage et la négativité de cette marque. Elles articulent des solutions collectives ou individuelles d'acceptation ou de refus de ces différences de langage entre les femmes et les hommes. Ces solutions composent un tableau de quatre modèles de femmes et de bavardage. Les quatre modèles sont ceux de la femme traditionnelle, de la femme moderne, de la femme nouvelle et de la suffragette.

Solutions individuelles: a) La femme traditionnelle accepte les différences, préfère son propre groupe, opte pour le bavardage qui lui permet de parler de tout sans aucune censure. Elle y trouve chaleur, compréhension, solidarité. b) La femme moderne, pour sa part, veut faire disparaître les différences, exprime son goût pour l'égalité, préférant l'univers et le langage masculins.

Solutions collectives: a) Quant à la femme nouvelle, ce schéma masculin ne lui convient pas. Elle se sent coincée dans le langage masculin, revalorise le bavardage et les autres caractéristiques du langage féminin. Elle est à la recherche d'une culture féminine. b) Enfin, la suffragette, comme la femme moderne, refuse les différences, symboles de l'oppression des femmes. Mais c'est collectivement qu'elle veut les abolir, les considérant comme symboles de la société patriarcale.

Bien que ce système ait le mérite de classer les propos des femmes, nous ne considérons pas que les catégories proposées soient étanches ni qu'elles épuisent la diversité des opinions et des positions des femmes face à la question. Mais elles reproduisent les mouvements les plus visibles de l'évolution contemporaine de la pensée féminine.

3. L'échantillon était constitué de femmes au foyer ou exerçant des professions traditionnellement féminines ou masculines ou encore occupant des emplois marginaux occasionnels ainsi que de créatrices.

Comme corrolaire à cette enquête, Verena Aebischer a proposé à 50 étudiantes et 50 étudiants de psychologie des universités de Paris X et Paris V quinze critères pour évaluer douze dessins représentant six femmes et six hommes. Ces dessins-silhouettes ne se distinguent que par la posture et le sexe des locuteurs.

La représentation s'avère complètement différente selon qu'il s'agit de personnages masculins ou féminins. Indépendamment de la posture qu'elles adoptent, les locutrices sont associées aux éléments ayant trait au bavardage: «futiles», «frivoles», indiscrètes», «expressives», «ouvertes». De plus, les mêmes ensembles de traits donnent lieu à des configurations positives ou négatives selon qu'ils sont attribués aux hommes ou aux femmes. Ainsi la configuration «froids», «fermés», «stréiles», «pas communicatifs» est jugée valorisante pour les locuteurs. Par contre, «créativité», «expressivité», «chaleur» et «ouverture» sont associées à «futilité», «frivolité» et «colportage» pour les locutrices. Notons enfin que cette représentation des femmes et des hommes est partagée par les observateurs des deux sexes.

Verena Aebischer résume ainsi les résultats de sa recherche:

«Quelle que soit la perspective adoptée et quelles que soient les sources interrogées, que je me réfère à la sagesse populaire, à la littérature spécialisée, aux femmes interrogées, aux étudiantes et étudiants, que la situation soit celle de l'entretien libre ou celle du questionnaire, la représentation de la femme bavarde modèlè une réalité sociale de toutes les personnes impliquées dans le travail. (Cette) ... représentation est autonome et indépendante par rapport aux femmes et à leur «parler» représentés».

Elle considère que, jusqu'ici, personne n'a envisagé la possibilité de détruire cette représentation sociale et elle souhaite enfin que les générations futures s'étonnent un jour de cette croyance antérieure...

Concluons en déplorant qu'il existe bien peu d'ouvrages sur le langage des femmes et que l'intérêt de celui de Verena Aebischer réside non seulement dans sa contribution à la déconstruction du mythe de la femme bavarde mais dans celle de la déconstruction du mythe de la science neutre et objective.

Jacqueline Lamothe
Université du Québec à Montréal